

qui l'entourent, mais la frousse ne produit pas la plus légère impression sur ses nerfs. Un grand chef ne se dérange pas pour si peu.

On l'a vu, après une marche de plusieurs jours, pendant lesquels il n'avait eu rien à manger, passer au milieu de framboisiers couverts de fruits, sans daigner se pencher pour en cueillir. " Il n'y a que les femmes," disait-il, " qui se baissent pour manger des fruits. "

Un jour qu'il remontait au village, un vent contraire soufflait avec violence et empêchait son canot de doubler une pointe. En s'asseyant, Coundeau offrait moins de prise au vent; mais, suivant lui, un chef ne doit point plier devant l'ennemi. Debout, il continua à lutter contre la force qui lui résistait; neuf fois il fut repoussé sans perdre courage. Enfin sa persévérance l'emporta; et, à la dixième tentative, il doubla la pointe, sans avoir eu la honte de s'asseoir en face du vent.

" François," lui disait M. F., alors missionnaire de Ristigouche, " pourquoi n'as-tu pas appris le français? "—Je n'en ai pas besoin.—Comment fais-tu quand tu es sans vivres, au milieu des habitations canadiennes?—Oh! voilà tout ce qu'il me faut: *Ti pain; té l'eau; t'la fiande*. Un capitaine n'a pas besoin d'en savoir plus long. "

Coundeau a toute l'imprévoyance sauvage et ne s'occupe jamais du lendemain. " Coundeau," remarquait Thomas Barnabé, " a moins d'esprit que le goélan; le goélan connaît le temps du hareng, mais Coundeau ne connaît pas le temps où il doit faire ses provisions. "